
L'Ailleurs et l'avant

Éléments pour une critique du comparatisme ethnographique dans l'étude des sociétés préhistoriques

François-Xavier Fauvelle-Aymar, François Bon et Karim Sadr



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21895>

DOI : 10.4000/lhomme.21895

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 25-45

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

François-Xavier Fauvelle-Aymar, François Bon et Karim Sadr, « L'Ailleurs et l'avant », *L'Homme* [En ligne], 184 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 24 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21895> ; DOI : 10.4000/lhomme.21895

© École des hautes études en sciences sociales

L'Ailleurs et l'avant

Éléments pour une critique du comparatisme ethnographique dans l'étude des sociétés préhistoriques

François-Xavier Fauvelle-Aymar, François Bon & Karim Sadr

DÉPUIS DES SIÈCLES, les représentations que se fait la société européenne (et plus généralement « occidentale ») des populations rencontrées au cours de son expansion alimentent la perception de son propre passé. Il nous semble en effet naturel de penser que les « primitifs » côtoyés lors des voyages de découvertes ou étudiés par les chercheurs de terrain ont quelque chose à nous apprendre sur nos ancêtres. La distance spatiale serait en somme un bon étalon de la distance temporelle. De façon avouée ou non, ce que nous croyons découvrir chez l'autre, c'est ce qui a disparu chez nous-mêmes ; le voyage *ailleurs* est souvent un voyage *avant*.

Beaucoup de populations du monde ont sans doute permis de porter remède au sentiment d'un passé trop vite passé : à l'instar d'un Leo Frobenius, l'anthropologue n'éprouve-t-il pas toujours, à quelque degré, la tentation d'aller trouver chez l'autre un parfum d'Atlantide – des gestes, des coutumes, des pratiques, quelque chose de nous-mêmes qui allait s'évanouir à jamais ? Plus que d'autres, certaines populations du monde ont paru susceptibles de soigner notre nostalgie des origines. Les Fuégiens, les Tasmaniens et les Khoesan en font partie, sans doute au premier chef (Chapman, Barthe & Revol 1995 ; Empereur 1955 ; Fauvelle-Aymar 2002a ; Vidal 2006). Comme si ces populations des extrémités américaine, australienne et africaine, les plus éloignées de nous par la géographie, étaient les plus à même de nous ramener à nos premiers temps, parce qu'elles seraient les plus éloignées de nous par l'histoire.

La discipline préhistorique, particulièrement en Europe, a fait une place à part aux Khoesan. Ce statut privilégié des populations d'Afrique australe, non seulement dans l'anthropologie au sens de « pensée de l'Homme » (Duchet 1971), mais aussi dans la science préhistorique telle

qu'elle s'est institutionnalisée depuis un siècle et demi, ne s'est jamais démenti. Pensons au rôle qu'ont pu jouer, au XIX^e siècle, les connaissances anthropométriques et ethnographiques des groupes « hottentots » (entendons par là les éleveurs de langues khoesan)¹ et « bushmen » (entendons par là les chasseurs-cueilleurs de langues khoesan), non seulement dans la mise en place des cadres épistémologiques de l'anthropologie physique (Fauvelle-Aymar 1999), mais aussi, de façon plus concrète, dans l'identification de races européennes préhistoriques. N'est-ce pas aux Bushmen et aux Hottentots qu'il est fait référence lorsqu'il s'agit de proposer l'attribution raciale des squelettes paléolithiques des grottes de Grimaldi, près de Menton, exhumés au cours des fouilles effectuées par Émile Rivière (1872-1875) puis, à partir de 1895, par le prince Albert 1^{er} de Monaco, bientôt rejoint sur le terrain par plusieurs des « pères » de la préhistoire (Émile Cartailhac) et de l'anthropologie biologique (René Verneau, Marcellin Boule ; cf. Verneau 1902) ? Et n'est-ce pas par une sorte de correspondance sympathique que les profils de statuettes bientôt qualifiées de « Vénus aurignaciennes » sont rapprochés des rondeurs d'une malheureuse femme khoesan exhibée en Europe dans les années 1810 sous le nom de « Vénus hottentote » ? Fascinante rencontre d'images qui, par échos à longs relais, fait sentir son effet jusqu'à nos jours, recouvrant tacitement des hypothèses sur le peuplement : songeons que les premiers récits sur l'art des origines proposés par Édouard Piette, à la suite de ses découvertes de telles œuvres sur le site paléolithique de Brassempouy dans les Landes (Piette 1894), purent être repris et systématisés dans le manuel de préhistoire de Marcellin Boule (1921), réédité par Henri Valois jusque dans les années 1950 (Boule & Valois 1952), et connaître un renouveau paradoxal sous la plume d'africanistes affirmant le primat du fait noir dans le développement de la civilisation². On pense aussi à l'ouvrage de Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance* (1976 [1972]), pour une plongée dans l'économie paléolithique permise par le recours aux travaux d'anthropologues américains, en tout premier lieu à ceux de la dynastie des Marshall (Laurence, Lorna et leurs enfants Elizabeth et John), qui avaient conduit plusieurs expéditions dans le Kalahari à partir de 1951 : ou, quand un comparatisme diachronique met en évidence, chez nos ancêtres, un *ethos* du partage et de l'insouciance face à l'avenir, directement emprunté aux populations ethnographiques. On pense enfin, dernièrement, à la façon

1. Les travaux essentiels sur l'anthropologie culturelle des Khoesan restent ceux d'Isaac Schapera (1930) et d'Alan Barnard (1992).

2. Diop (1981) ; pour un commentaire de cette dernière source, voir Fauvelle-Aymar (1996 : 202-203). Sur le phénomène afrocentriste et pour une mise en contexte plus large de ce discours sur les origines, voir en particulier Fauvelle-Aymar (2002b).

dont une théorie interprétative de l'art rupestre d'Afrique du Sud, dont des chasseurs-cueilleurs furent certainement dans beaucoup de cas les auteurs – on veut parler de la théorie chamanique de David Lewis-Williams –, a trouvé un nouveau champ d'application dans l'art pariétal paléolithique franco-cantabrique (Clottes & Lewis-Williams 2001). Parmi des cheminements comparables, on peut encore citer celui de l'abbé Breuil, lequel, en son temps, alors qu'il était directeur du Bureau archéologique sud-africain, avait également établi des passerelles interprétatives et théoriques entre la préhistoire de ces deux régions du monde.

Anthropologie physique, comportements éthiques ou économiques, pratiques artistiques, religiosité et cognition ; ce ne sont là que quelques déclinaisons d'une comparaison récurrente et apparemment fructueuse entre notre passé ancien et des groupes humains qui paraissent être des reliques vivantes de la préhistoire.

Depuis plusieurs décennies, et tout particulièrement parmi les préhistoriens français, une rude critique a cependant été portée à l'égard du comparatisme ethnographique. Sans doute est-ce là l'un des héritages de la fondation de l'« ethnologie préhistorique » par André Leroi-Gourhan : les questionnements et méthodes ethnologiques que ce dernier a appliqués à la recherche préhistorique se sont accompagnés d'une critique du comparatisme dans sa forme réductrice pour ne pas dire inverse, celle de la simple analogie des faits, indépendamment de tout contexte. André Leroi-Gourhan préconisa ainsi une démarche qui est la définition même d'une certaine « école française » : celle consistant à l'établissement de modèles interprétatifs à partir de l'examen des seuls faits paléolithiques, sans recours à la comparaison de contextes distanciés dans le temps comme dans l'espace. On en a conclu qu'il était de bonne méthode de recevoir toute tentative de généralisation dans ce domaine avec circonspection, à moins de s'entourer de précautions méthodologiques au service d'une enquête critique autour de certains universaux. En d'autres termes, la seule voie par laquelle une comparaison transcendant le temps et l'espace demeurerait possible consisterait à détecter des traits ou des mécanismes universellement partagés par les sociétés humaines. C'est la démarche qu'emprunte notamment Alain Testart lorsqu'il se penche sur la division sexuelle du travail (1982) ou bien encore sur le « communisme primitif » présumé des sociétés de chasseurs-cueilleurs ; son enquête porte en effet sur certaines grandes formes d'organisation sociale, au sein desquelles il opère des distinctions en considérant plusieurs cas de modes d'appropriation et de partage des ressources, corrélés aux différences existantes dans l'armement de chasse de chacun des contextes culturels qu'il convoque,

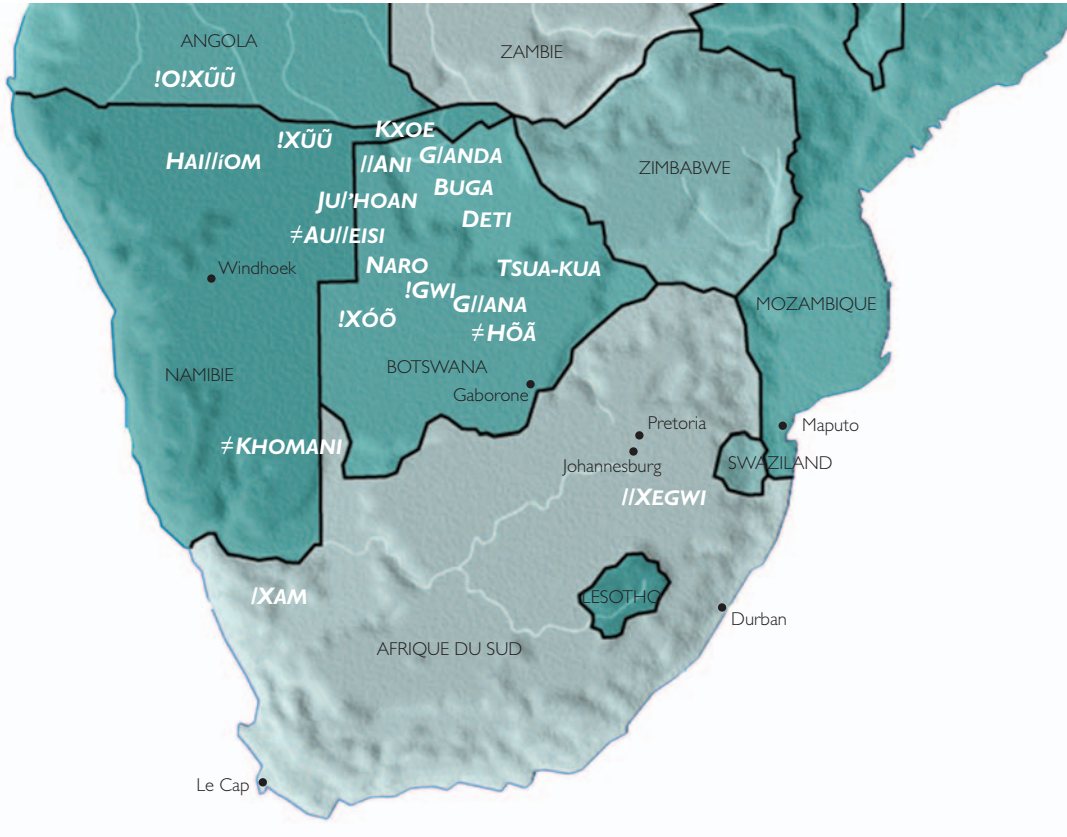
parmi lesquels un groupe bushman d'Afrique australe, les !Kung (Testart 1985). Il n'en demeure pas moins que la grande diversité des systèmes sociaux observables, leur plasticité à travers le temps et notre inclination fréquente à rechercher des explications globales parfois fondées sur des disciplines connexes mal maîtrisées (la génétique des populations, les neurosciences, l'éthologie animale par exemple) devraient être autant d'incitations à suspendre *a priori* son jugement face à la « boîte à outils » comparatiste. À cela s'ajoute une autre raison : la facilité avec laquelle nous nous tournons toujours vers les mêmes populations, en fort petit nombre, et notamment vers les populations du sud de l'Afrique, devrait nous alerter sur le fait que ces groupes nous renseignent peut-être d'abord sur nos propres représentations des sociétés passées et sur nos propres critères de définition de l'authenticité des sociétés actuelles.

Mais, ces limites étant posées, on serait mal inspiré – on l'est souvent – de vouloir totalement se priver des formidables ressources heuristiques que représentent, pour comprendre les nôtres, les sociétés humaines dans leur diversité, et dans la diversité de leurs évolutions. C'est ici qu'il faut peut-être accepter, *nolens volens*, de tourner le regard vers l'Afrique australe, sans abdiquer une légitime méfiance, et re-tenter la comparaison, non entre des situations mais entre des dynamiques. Sous cet angle, ce n'est pas *notre* passé qui s'éclaire de *leur* présent, ce sont des processus décalés dans le temps – les uns anciens, connus grâce aux seules ressources de l'archéologie, les autres plus récents ou subactuels, accessibles par d'autres approches – qui s'éclairent mutuellement. C'est dans cette perspective que nous proposons, dans les pages qui suivent, un réexamen des connaissances portant sur le passé et le présent des sociétés khoesan. Par là, notre approche résolument pluridisciplinaire vise à mettre en évidence des dynamiques autrement plus complexes et diverses que ce que nous sommes accoutumés à croire au sujet des chasseurs-cueilleurs de cette région, et en même temps à ne pas dissimuler certaines contradictions irrésolues – mais pour cette raison même particulièrement stimulantes.

Au cœur géographique de l'Afrique australe, des marges sociales qui renseignent sur des processus de longue durée

En Afrique australe, vivent des groupes autrefois appelés Bochimans en français, en anglais Bushmen, terme qui s'est généralisé ; ils sont quelques dizaines de milliers, principalement au Botswana et en Namibie, mais aussi dans les pays avoisinants (Angola, Zambie, Zimbabwe, Afrique du Sud). Entendons-nous bien : tous ces groupes bushmen ne vivent pas, loin s'en faut, de chasse et de cueillette ; ils ne sont pas des Bushmen au sens

économique du terme ; ils ne sont même pas du tout, pour la très vaste majorité d'entre eux, des chasseurs-cueilleurs, mais des mendiants, des ouvriers de ferme, des demi-serfs. Ajoutons que ces groupes ne se subsument nullement sous un vocable commun, ni ne se reconnaissent une identité commune, et qu'ils parlent des langues le plus souvent non inter-compréhensibles, quoiqu'elles comportent toutes des sons aspirés appelés « clicks » par les linguistes. Au sein de cette variété linguistique ou économique, il ne peut cependant être nié que les Bushmen constituent, sinon une unité, du moins une constellation de populations, non seulement du fait d'une complexion physique aisément reconnaissable et de traits culturels partagés (mode d'organisation territoriale et système religieux) qui les distinguent de leurs voisins, mais aussi et peut-être surtout en raison d'une mémoire vive d'un mode de vie fondé sur la chasse ; autrement dit, de la prégnance d'un statut social marqué au coin de la marginalité.



Distribution des groupes Bushmen actuels et subactuels
(d'après Olivier & Valentin 2005 : 27)

À vrai dire, un simple coup d'œil sur la carte suffit à faire saillir ce qui est histoire dans la distribution géographique évoquée ci-dessus : les Bushmen ou, du moins, les populations de chasseurs-cueilleurs qui sont leurs ancêtres, ont connu, au cours des deux derniers millénaires (d'abord avec l'arrivée de populations d'éleveurs et d'agriculteurs, puis avec l'installation des colonisateurs européens), un empiétement continu de leurs territoires, qui les fait seulement subsister aujourd'hui au centre du sous-continent, dans les régions les plus arides, le désert du Kalahari et ses périphéries (Fauvelle-Aymar 2005). Les sources coloniales permettent de documenter plus spécifiquement, pour les derniers siècles, des phénomènes d'extermination et d'asservissement, qui ont fait disparaître les Khoesan en tant que collectivités dotées d'identités propres, pour ne faire subsister qu'un sous-prolétariat rural composé d'individus socialement atomisés ; c'est tout particulièrement le cas en Afrique du Sud, où les Khoesan ont été absorbés dans la catégorie sociale des « Coloureds », qui regroupe les descendants d'esclaves aussi bien que les fruits des métissages coloniaux anciens. Plus proches de nous, les populations de chasseurs-cueilleurs des pays plus tardivement colonisés ont subi, au cours des dernières décennies, un processus d'acculturation du fait de leur entrée dans des relations de dépendance à l'égard de leurs voisins – fermiers blancs en Namibie, fermiers tswana ou blancs au Botswana – et dans des relations d'échange inégales à la périphérie du système de l'économie de marché. Il n'y a plus guère aujourd'hui de sociétés de chasseurs-cueilleurs bushmen, et la plupart des travaux actuels en anthropologie sociale portent du reste sur les transformations identitaires et les formes d'exploitation que subissent ces derniers ; citons l'exemple des « pisteurs » bushmen engagés par l'armée sud-africaine contre la guérilla indépendantiste de la SWAPO dans les années 1980 et qui ont été « rapatriés » en Afrique du Sud au moment de l'indépendance namibienne (Sharp & Douglas 1996) ; ou encore le cas des « Bushmen de ferme » (*farm Bushmen*) de l'Omaheke, province de l'est de la Namibie, qui illustre la très forte prégnance du *statut* de Bushmen, dans un contexte de disparition totale des référents sociaux collectifs et d'une économie de chasse et de cueillette (Suzman 2000).

Mais si le Bushman « ethnographiable » a pratiquement disparu, il reste que les processus séculaires, voire millénaires, ayant présidé à cette tragédie offrent peut-être une comparaison pertinente avec certaines phases de la préhistoire européenne. C'est peut-être en effet moins l'état actuel ou subactuel des sociétés d'Afrique australe qui doit être convoqué que le passé de ces sociétés elles-mêmes. Un passé plus proche de nous, puisqu'il occupe les tout derniers millénaires et les derniers siècles. Un passé plus accessible à l'observateur présent, parce que les données archéologiques y sont parfois plus lisibles qu'en Europe.

Quand commence l'histoire des Bushmen ? C'est avec la transition entre *Middle Stone Age* (MSA) et *Later Stone Age* (LSA), c'est-à-dire aux environs de 30 000 à 20 000 BP, que certains auteurs font débiter l'histoire des populations bushmen. Pour notre part, nous laisserons ici de côté cette période primitive pour nous concentrer sur des témoignages plus récents, faisant démarrer notre enquête avec l'Holocène. C'est lors de cette période, commençant aux alentours de 12 000 à 10 000 BP, qu'interviennent des modifications climatiques et écologiques affectant en particulier le profil côtier et entraînant l'extinction de plusieurs espèces de ruminants (Klein 1980 ; Parkington 1988 ; Van Andel 1989) : le paysage qui deviendra celui des Bushmen historiques se met alors peu à peu en place. Or, l'archéologie révèle aussi des mutations culturelles importantes parmi les populations du *Later Stone Age* de cette époque, qui semblent tantôt être liées à des phénomènes migratoires, tantôt à des développements technologiques locaux ou à des phénomènes d'adaptation à un environnement changeant. Si certaines industries pléistocènes antérieures perdurent, à l'image du Robberg, encore présent à Rose Cottage vers 9500 BP (Wadley 1997), on note l'apparition d'une industrie macrolithique plus fruste, produite dans des matériaux plus grossiers. Ce complexe Oakhurst apparaît en différentes régions vers 12 000 BP (par exemple dans la zone côtière du Sud-Ouest) et se maintient jusqu'à environ 8000 BP (Sampson 1974 ; Humphreys & Thackeray 1983 ; J. Deacon 1984 ; Mitchell 2002). De nature très différente, un autre assemblage apparaît sur la scène vers le début de l'Holocène : il s'agit de l'industrie Wilton, dont les plus anciennes manifestations apparaissent au Zimbabwe et en Namibie vers 10 000 BP (Wendt 1976 ; Cooke 1979), et qui devient vers 8000 BP la tradition lithique dominante à travers le sous-continent (Sampson 1974 ; J. Deacon 1984). Son mobilier microlithe, associant notamment grattoirs courts et segments, incarnera bientôt le *Later Stone Age* d'Afrique australe sous sa forme la plus typique.

Ces changements technologiques perceptibles dans les premiers millénaires de l'Holocène s'accompagnent d'un accroissement sensible du nombre de sites et d'une tendance à une diminution de la variété alimentaire. Plusieurs scénarios pourraient expliquer ces changements : l'exploitation de territoires plus restreints en réponse aux changements climatiques et à une augmentation de la densité de peuplement ; la diminution de la variété des ressources fauniques ; ou encore l'adoption de nouveaux mécanismes sociaux de minimisation des risques, qui se substituent à la grande mobilité spatiale qui prévalait antérieurement (Sampson 1974 ; Ambrose & Lorenz 1990 ; H. Deacon 1976 ; Mitchell 1995 ; Bousman 1991).

Certains auteurs pensent que les techniques liées à l'arc et à la flèche auraient pu être introduites vers la même époque, ce qui aurait induit un certain nombre de changements culturels et sociaux préluant à la formation de ce que nous reconnaissons aujourd'hui comme les cultures « bushmen ». En tout cas, c'est bien l'industrie Wilton qui, de toutes les industries *Later Stone Age*, paraît devoir être considérée comme la signature archéologique des Bushmen, à en juger du moins par sa survivance, sans beaucoup de modifications, jusqu'à notre ère. Ce sont en effet des chasseurs-cueilleurs dotés d'un assemblage Wilton qui entrent en contact avec des communautés d'agriculteurs dans la moitié est du sous-continent à partir du III^e siècle apr. J.-C. et, bien plus tard encore, à partir du XV^e siècle, avec les Européens, dans la moitié ouest du sous-continent. Mais encore conviendrait-il peut-être de distinguer un Wilton « formel », c'est-à-dire l'industrie microlithe évoquée plus haut, et un Wilton « informel », qui ne serait déjà plus de tradition Wilton... Selon les régions, les deux se rencontrent simultanément jusqu'aux époques historiques (Smith *et al.* 1991 ; Smith 2006). Nous reviendrons plus loin sur cette question, sur laquelle repose l'assimilation des Bushmen historiques aux populations archéologiques inscrites depuis plusieurs milliers d'années, avec le Wilton, dans le paysage d'Afrique australe.

Vers 6000 BP, l'industrie Wilton est donc omniprésente à travers le sous-continent, avec ses outils microlithiques et son assemblage faunique restreint. Se fait alors jour une forte tendance à une diversification régionale : économie basée sur la collecte et le stockage des fruits et noix de *marula* (*Sclerocarya birrea*) dans la savane arborée humide du Zimbabwe (Walker 1995) ; collecteurs quasi-sédentaires utilisant les ressources aquatiques dans les Tsodilo Hills du nord-ouest du Botswana et le long du fleuve Boteti (Robbins *et al.* 1994, 1998) ; système d'agrégation et de dispersion des groupes dans un réseau régional d'échanges autour du Magaliesberg (Wadley 1987) ; production spécialisée de perles en coquille d'œuf d'autruche dans le bassin du Tugela au KwaZulu-Natal (Mazel 1986, 1988, 1989) ; exploitation croissante du poisson dans les hautes terres du Lesotho (Mitchell & Charles 2000) ; enfin, dans les régions côtières du Sud-Ouest, apparition d'une spécialisation sous-régionale et de plusieurs marqueurs stylistiques et de claires différences de régime alimentaire (Jerardino 1996). Dans ces dernières régions, l'apparition de la pratique du séchage de la viande et de diverses techniques de stockage des aliments indique l'existence d'économies à rendement différé, marquées par le souci d'une forte anticipation, par exemple sur le site de Boomplaas. Les amas coquilliers parfois spectaculaires observables tout au long de la côte Ouest représentent un exemple extrême d'exploitation de ressources protéiniques fiables.

Les grandes tendances de l'histoire des Bushmen entre 6000 et 2000 BP sont donc assez nettes. Les populations de chasseurs-cueilleurs deviennent moins mobiles et se tournent plus fréquemment vers l'exploitation de paquets protéiniques moins aléatoires et plus inféodés à un biotope précis, occupant dès lors des territoires plus restreints. L'apparition d'une économie à rendement différé, bien documentée au plan archéologique, s'accompagne de la production croissante de biens d'échange et de l'apparition d'un mobilier funéraire relativement riche manifestant des différences de statut entre les individus (Hall & Binneman 1987 ; Sealy & Pfeiffer 2000). On assisterait donc, en somme, à l'apparition de sociétés de chasseurs-cueilleurs et de collecteurs « trans-égalitaires » – pour reprendre un néologisme (*trans-egalitarian*) forgé par Brian Hayden (Owens & Hayden 1997 ; Hayden 2001) au sujet de sociétés australiennes et d'Asie du Sud-Est et appliqué à d'autres sociétés « archéologiques » (Natoufien du Proche-Orient par exemple) –, c'est-à-dire en transition vers des modes d'organisation en chefferies hiérarchiques.

2000 ans de transformations sociales

Dans d'autres régions du monde, de semblables tendances à la complexification des systèmes socio-économiques ont accompagné le développement ou l'adoption de plantes ou d'animaux domestiques, c'est-à-dire la production de ressources alimentaires. C'est ce qui se produit également en Afrique australe, il y a quelque 2000 ans, lorsque des groupes de chasseurs-cueilleurs ancêtres des populations khoesan adoptent le mouton et la vache, en même temps ou peu après l'apparition de techniques locales de production de vaisselle en céramique. Cette période relativement proche de nous est d'un accès probablement plus facile qu'au Moyen-Orient ou en Europe, car nous pouvons y appliquer un certain nombre de ressources autres qu'archéologiques, par exemple celles relevant de l'ethnographie, de la linguistique ou de l'art rupestre.

Le débat sur les modes de diffusion ou de migration des animaux domestiques et de la technologie céramique en Afrique australe ressemble par maints aspects aux débats qui ont cours dans l'archéologie du Mésolithique et du Néolithique européens. Pour la plupart des auteurs, ce nouveau mode de vie aurait été importé en Afrique australe par une vague d'éleveurs (anciennement chasseurs-cueilleurs) originaires de la vallée du Zambèze ou, peut-être, plus lointainement, d'Afrique orientale (par exemple Elphick 1977, 1985 ; Smith 1992, 2005 ; Fauvelle-Aymar 2004). Ce schéma paraît bien s'accorder avec la carte de répartition des langues khoesan d'Afrique australe, qui révèle que tous les éleveurs de la région

parlent ou parlaient des dialectes apparentés. D'autres auteurs penchent plutôt pour des phénomènes de diffusion des animaux domestiques et des techniques d'élevage ou de production de céramique à travers le sous-continent, impliquant des groupes de chasseurs-cueilleurs déjà accoutumés à une économie à rendement différé (par exemple Kinahan 1991 ; Sadr 2003). Ce dernier schéma s'accorde quant à lui avec les données ethnographiques relatives aux Bushmen, ou à d'autres populations du Kalahari qui de chasseurs-cueilleurs se sont transformées récemment en éleveurs de chèvres (Ikeya 1993). Bien sûr, les deux phénomènes invoqués, migration et diffusion, peuvent avoir fonctionné en différents lieux et à différentes époques (voire, éventuellement, conjointement). Mais toute tentative de synthèse sur cette question doit absolument prendre en compte l'extrême rapidité du phénomène, puisque les ossements de moutons et de vaches ainsi que les tessons de céramique apparaissent de façon presque simultanée, il y a environ 2000 ans, dans un certain nombre de sites Wilton typiques du nord de la Namibie, du Botswana et du Zimbabwe jusqu'à la pointe de l'Afrique du Sud (Sealy & Yates 1994 ; Henshilwood 1996 ; Robbins *et al.* 2005). Les témoignages laissés par l'art rupestre, qui documentent la présence du mouton à queue grasse (*Ovis aries*) dans certaines régions, pourraient être d'un précieux secours (Cooke 1969 ; Manhire *et al.* 1986). Mais, jusqu'à présent, ni les maigres éléments de datation ni l'analyse spatiale n'ont livré de résultats décisifs.

Une question cruciale dans ce débat est celle de la réalité *qualitative* et *quantitative* de la transition de certains groupes vers une économie de production de nourriture. D'après les données strictement archéologiques, il faut reconnaître que rien d'évident ne documente une transition vers un pastoralisme au sens plein du terme. Au mieux, les populations utilisant la technologie Wilton paraissent toujours recourir à une économie de subsistance fondée, dans un cadre territorial plus restreint et exploité de façon toujours plus intensive vers la fin de l'Holocène, sur un assez large spectre de plantes et d'animaux, parmi lesquels un pourcentage variable, mais toujours très minoritaire, d'animaux domestiques. Du moins est-ce ce dont témoignent les restes fauniques. Mais, ici, les données archéologiques peuvent être dénoncées : les animaux domestiques n'ont peut-être pas été abattus ou consommés avec la même fréquence, ou aux mêmes occasions, que les animaux sauvages (Sadr 2004). De fait, l'hypothèse selon laquelle l'introduction de l'élevage s'accompagne ou présuppose des changements sociologiques et idéologiques, cette dimension surpassant celle de l'économie alimentaire proprement dite, trouve en Afrique australe une remarquable illustration : en effet, si l'on se fie aux sources historiques, tous les témoignages européens du ^{XV}^e au ^{XIX}^e siècle reconnaissent l'existence de groupes

possédant de larges troupeaux et disposant d'authentiques savoir-faire pastoraux (Fauvelle-Aymar 2004). Or, ces derniers n'ont semble-t-il pas laissé de traces sensiblement différentes de celles des chasseurs-cueilleurs, car la possession du bétail ne signe, en aucune manière, le recul d'une économie alimentaire basée, en définitive, encore beaucoup sur la chasse. En bref, si nous n'avions que l'archéologie et pas les sources écrites ou iconographiques, nous nous tromperions lourdement sur le statut socio-économique de populations qui ne vivaient pourtant qu'à quelques siècles de nous.

Il nous faut à nouveau repartir en arrière, avant de revenir à cette période de « contacts », qui est aussi celle du croisement de nos sources, historiques et archéologiques. Une nouvelle révolution intervient en effet vers le III^e siècle de notre ère : l'installation, dans le nord et l'est du sous-continent, de communautés d'agriculteurs connaissant la métallurgie du fer (Huffman 1989 ; Mitchell 2002 ; Phillipson 2005). Cette nouvelle culture est couramment désignée sous le nom d'*Iron Age*. La poterie produite dans ces communautés villageoises présente des ressemblances frappantes avec celle produite plus au nord, dans la région des Grands Lacs d'Afrique de l'Est. L'idée généralement admise est donc que ces sites de l'âge du fer sont le résultat d'une migration de populations de langue bantou, hypothèse confirmée par des travaux de linguistique comparée (Vansina 1995 ; Ehret 2001).

Entre ces groupes d'agriculteurs s'installant dans le sous-continent et les groupes de chasseurs-cueilleurs déjà présents sur place, prirent place différentes formes de contacts et d'échanges (Hall & Smith 2000 ; Kent 2002 ; Sadr 2002). Mais on peut dire que, à quelques exceptions près, les populations de chasseurs-cueilleurs faisant usage d'outils de pierre avaient, à l'aube du second millénaire, été remplacées ou absorbées par les communautés villageoises d'agriculteurs métallurgistes dans la presque totalité des régions où l'élevage de la vache et la culture du sorgho et du petit mil étaient praticables, c'est-à-dire en gros dans la moitié est du sous-continent. Ainsi, seule une moitié ouest, largement dominée par un environnement aride, fut jusqu'à l'arrivée des colons européens le domaine exclusif de communautés diverses de chasseurs-cueilleurs-collecteurs-pêcheurs-éleveurs qui continuaient de produire et d'utiliser des outils de pierre.

L'archéologie (pré)historique au risque du comparatisme

Cette césure entre l'ouest et l'est, entre des cultures *Later Stone Age* et des cultures *Iron Age*, est l'une des coupures mentales les plus profondes dans la perception de la préhistoire de l'Afrique australe. Sur cette césure pèse aussi la périodisation (âge de la pierre *versus* âge des métaux) forgée

dans d'autres parties du monde depuis les origines de l'archéologie pré- et protohistorique. Elle est peut-être, pourtant, largement exagérée par le fait que l'on projette trop aisément sur le passé nos connaissances des populations actuelles ou subactuelles, que nous savons être très différentes sur le plan linguistique par exemple (langues khoesan *versus* langues bantu de la famille Niger-Congo). Mais, si nous résistons à la tentation de la projection ethnographique, les données strictement archéologiques nous permettent peut-être d'entrevoir alors des phénomènes synchroniques beaucoup plus intéressants que les limites ethniques ou spatiales inspirées par notre représentation de la géographie actuelle. Ce qui apparaît en effet, vers le milieu de notre ère, c'est une complexification générale, dans toute l'Afrique australe, des systèmes politiques et sociaux, ainsi qu'une centralisation des économies. C'est le cas dans la partie *Iron Age* du pays, avec l'apparition d'élites marchandes formant des chefferies ou des royautes le long de la vallée du Limpopo, capables de commercer avec l'océan Indien (Huffman 2000) ; mais c'est le cas aussi dans la partie *Later Stone Age* du pays, où certains sites comme Kastelberg livrent le témoignage d'une production à grande échelle de biens qui n'ont pas été clairement identifiés : les gestes qu'a nécessités leur manufacture intensive ont cependant laissé des stigmates importants dans la roche, sous la forme de polissoirs et/ou de broyeur (Smith 1986 ; Boonzaier *et al.* 1996 ; Sadr & Fauvelle-Aymar 2006). Beaucoup de recherches restent à faire sur ces questions. Elles amèneront sans nul doute à remettre en question les étiquettes ethniques que l'on projette sur le passé, et à repenser les évolutions survenues à différents stades de la préhistoire récente en termes de synchronie plutôt qu'en termes d'opposition spatiale.

C'est ici, sans doute, que se révèle tout l'apport d'une réflexion croisée entre l'Afrique australe et l'Europe, dont les bénéfices ne sont peut-être pas là où on les attendait. La préhistoire, en Afrique australe, est une histoire récente, comparativement à d'autres régions du monde. Cette situation offre la possibilité d'avoir à disposition d'autres ressources que les seules données archéologiques, et il n'y a pas de raison de s'en passer. C'est, par exemple, ce que nous avons voulu montrer en soulignant la difficulté de percevoir une signature archéologique univoque des populations pastorales, dont la nature est en revanche pleinement révélée par les sources écrites (Fauvelle-Aymar *et al.* 2006). Cette démarche représente un défi à la connaissance. Mais aussi un piège. Car, à l'inverse, la qualification strictement archéologique des cultures, même si elle laisse un goût d'incertitude, peut nous prémunir contre la tentation des étiquetages, qui produit des certitudes mal fondées. C'est la leçon que nous tirons de l'opposition présumée entre populations de langue bantou de l'*Iron Age* et groupes khoesan du *Later Stone Age*.

Ainsi, certains présupposés ont longtemps conditionné notre façon de percevoir l'économie, les structures sociales et la culture matérielle des populations préhistoriques. Dans le domaine de l'économie, le rôle du pastoralisme a de la sorte longtemps été minoré, à cause de l'intérêt trop exclusif porté à l'étude de populations de chasseurs-cueilleurs « purs », tant prisées par les préhistoriens et les ethnologues. Or, de par sa position pivot entre chasseurs-cueilleurs nomades et agro-pasteurs sédentaires, cette économie pastorale occupe une place importante dans le paysage de l'Afrique australe des deux derniers milliers d'années ; peut-être est-ce même elle qui éclaire, en partie, le statut de la chasse tout au long de ces deux millénaires, entendue comme une économie complémentaire pratiquée par ces mêmes groupes pastoraux ou par des groupes peu ou prou affiliés à eux. Il convient, en outre, de s'interroger sur l'impact de la colonisation à son égard : dans quelle mesure cette dernière n'a-t-elle pas favorisé le maintien voire, ponctuellement, la formation de groupes de chasseurs-cueilleurs trouvant refuge dans les milieux les plus arides, tandis que disparaissaient les pasteurs, davantage soumis à une concurrence sur leurs terres de pâture et plus vite « enrôlés » par les colons comme ouvriers de ferme ? L'économie de prédation n'a-t-elle pas été en partie suscitée, tout du moins modifiée dans son statut, par la colonisation ? En d'autres termes, l'archipel bushman n'est-il pas, peut-être autant que le fruit d'une longue préhistoire, la résultante d'un événement historique récent (la colonisation) ayant eu pour effets à la fois de « bushmaniser » économiquement des populations locales et d'éliminer des groupes de culture plus « avancée », mais aussi plus fragiles dans un tel contexte (les éleveurs), accroissant ainsi l'isolement social et conceptuel des Bushmen ?

Une semblable interrogation peut être appliquée au domaine de la culture matérielle. Une discipline préhistorique en quête de modèles vivants a consacré le rôle de l'investissement porté à la pierre dans l'équipement de chasse des Bushmen. En réalité, la situation est, là encore, plus complexe. Les sources ethnographiques et ethnologiques ne comportent en effet que très peu d'occurrences d'utilisation effective de la pierre (Binneman 1994 ; J. Deacon 1992 ; Fauvelle-Aymar *et al.* 2006 ; Goodwin 1945 ; Rudner 1979), à l'instar des groupes actuels du Kalahari, où elle est totalement absente. Quant aux sources historiques antérieures au XIX^e siècle, elles soulignent toutes, déjà, la présence d'instruments métalliques. L'explication la plus couramment admise est que l'adoption du métal en contexte colonial aurait, aux XVIII^e-XIX^e siècles, balayé l'usage ancestral de la pierre. L'archéologie permet-elle ici de trancher ou du moins d'établir un lien entre ces sources partiellement discordantes ?

Si l'on admet la perduration de l'industrie Wilton de type *formal* jusqu'aux portes de l'histoire (XV^e-XVII^e siècles), on est porté à croire, effectivement, que ces populations historiques étaient bien les héritières directes des populations archéologiques décrites plus haut. Les ethnologues et archéologues auraient eu en somme la malchance d'arriver 150 ans trop tard pour pouvoir les décrire dans leur univers « paléolithique » traditionnel. Cependant, les industries les plus récentes et les mieux datées (second millénaire de notre ère) correspondent le plus souvent à des industries très frustes, dominées par des débitages d'éclats, notamment sur des galets servant d'enclumes, pauvres en *formal tools*, avares en pointes de projectiles microlithiques évoquant le mobilier plus typiquement Wilton. Il est difficile d'être absolument péremptoire quant à savoir si ces industries « formelle » et « informelle » sont dans un rapport de coexistence ou de succession. Il est également difficile de dire si elles appartiennent toutes les deux au même contexte technologique Wilton, ou bien si elles manifestent un investissement technique différent, ou des savoir-faire différents. Mais, en tout état de cause, une nouvelle question est apparue en cours de route : comment rendre compte de la mutation technique qui s'est opérée, sans doute au cours des deux derniers millénaires, dont l'une des signatures archéologiques pourrait être une forte diminution de la proportion d'outils formels ? Comment rendre compte d'une « révolution » qui nous paraît aller à contre-courant du « progrès » ? Est-elle à mettre au crédit des éleveurs, qui seraient de la sorte les introducteurs de l'outillage dit « informel » ? Cette hypothèse, séduisante, n'est pas étayée par les sources écrites, pourtant abondantes. Faut-il penser que l'accès à des ressources partiellement domestiques au sein de leur environnement (du fait même de la présence d'éleveurs) aurait incité les chasseurs-cueilleurs traditionnels à un moindre investissement de leur production lithique ? Faute de réponse, nous revoici face à la même interrogation posée plus haut, celle de savoir si la mutation qui s'est opérée est de nature ethnique (Smith *et al.* 1991) ou bien si elle reflète une plus forte variabilité techno-économique au sein de populations que l'archéologie n'est pas à même de distinguer (Schrire & Deacon 1989).



On voit que notre façon d'aborder la culture matérielle de ces populations est hautement conditionnée par la place que nous leur assignons dans un schéma évolutif d'ensemble. Si les Bushmen sont bien les représentants vivants d'une préhistoire telle que nous la concevons, alors il faut que leurs aïeux aient été tailleurs de pierre et, mieux, de « bons » tailleurs de pierre. Nous voudrions en effet qu'un investissement technique soit clairement manifesté en faveur de la confection d'instruments symbolisant leur statut socio-économique : celui de chasseurs-cueilleurs nomades. Il en va ainsi des pointes de flèches « formelles » comme, par exemple, des pierres percées (*bored stones*), généralement interprétées comme des lests de bâton à fouir. L'une et l'autre de ces catégories d'objets s'inscrivent en symétrie dans notre esprit, l'une symbolisant l'équipement du chasseur tandis que l'autre serait l'apanage d'une sphère féminine de la culture matérielle de ces populations *traditionnelles*, liée en l'occurrence à la cueillette. Peut-être en était-il ainsi, en effet. Mais peut-être aussi l'industrie de nos chasseurs-cueilleurs n'était-elle pas celle à laquelle on s'attend. Car en définitive, on ne peut s'empêcher de penser combien l'image des Bushmen actuels est un produit de l'histoire – et surtout de nos attentes, elles aussi façonnées par l'histoire. Nous voudrions qu'aucun épisode récent (et surtout pas la colonisation) n'ait empêché d'arriver jusqu'à nous des populations de chasseurs-cueilleurs demeurées inchangées depuis la nuit paléolithique. Nous voudrions en somme que, comme pour nous aider à comprendre notre histoire, celle des autres se soit arrêtée.

Or, l'exemple des populations sud-africaines dont nous venons de parcourir l'histoire récente illustre toute la complexité des phénomènes susceptibles d'affecter ces sociétés pourtant souvent qualifiées de « traditionnelles ». C'est la leçon qu'il faut retenir en vue d'une perspective comparative, dont notre démarche a d'abord pour objet, en définitive, de dresser les cadres. Ainsi, à la quête de populations de référence d'un mode de vie de chasseurs-cueilleurs nomades, nous opposons le fait que les Bushmen contemporains sont, en partie du moins, le fruit d'une histoire récente, où se conjuguent les influences, parfois brutales, de plusieurs vagues de colonisation (celles des populations de l'*Iron Age* comme celles des Européens), avec leurs propres dynamiques évolutives. Parmi ces dernières, il convient de souligner l'importance de l'économie pastorale telle qu'elle s'est développée depuis environ 2000 ans, laquelle a eu une influence directe ou indirecte sur la majeure partie de ces groupes au cours des derniers siècles.

Pour qui, justement, voudrait voir dans ces terres australes un terrain de comparaison propice afin de réfléchir aux diverses facettes du processus de « néolithisation », l'incidence de cette économie pastorale mériterait,

au premier chef, d'être mieux prise en considération. Elle est la charnière d'un gradient de comportements socio-économiques relativisant fortement la dichotomie simple entre « chasseurs-cueilleurs nomades » et « agro-pasteurs sédentaires », telle que la préhistoire « traditionnelle » – tout du moins traditionnalisante ! – a pu parfois l'ériger en principe.

*Centre national de la recherche scientifique
Centre français des études éthiopiennes, Addis Abeba (Éthiopie)
fauvelle@laposte.net*

*Université Le Mirail-Toulouse 2
Unité toulousaine d'archéologie et d'histoire, Toulouse
bon@univ-tlse2.fr*

*University of the Witwatersrand, Johannesburg (Afrique du Sud)
sadrk@geoarc.wits.ac.za*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : préhistoire/*prehistory* – comparatisme ethnographique/*ethnographic comparatism* – chasseurs-cueilleurs/*hunter-gatherers* – Afrique australe/*Southern Africa* – Khoesan – Bushmen.

BIBLIOGRAPHIE

Ambrose, Stanley H. & Karl Lorenz

1990 « Social and Ecological Models for the Middle Stone Age of Southern Africa », in Paul A. Mellars, ed., *The Emergence of Modern Humans : An Archaeological Perspective*. Edinburgh, Edinburgh University Press : 3-33.

Barnard, Alan

1992 *Hunters and Herders of Southern Africa : A Comparative Ethnography of the Khoisan Peoples*. Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Binneman, Johan

1994 « A Unique Stone Tipped Arrowhead from Adam's Kranz Cave, Eastern Cape », *South African Field Archaeology* 3 : 58-60.

Boonzaier, Emile et al.

1996 *The Cape Herders : A History of the Khoikhoi of Southern Africa*. Cape Town, D. Philip / Athens, Ohio University Press.

Boule, Marcellin

1921 *Les Hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*. Paris, Masson.

Boule, Marcellin & Henri Valois

1952 [1921] *Les Hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*. Paris, Masson [4^e éd.].

Bousman, C. Britt

1991 *Holocene Palaeoecology and Later Stone Age Hunter-Gatherer Adaptations in the South African Interior Plateau*. Dallas, Southern Methodist University, PhD.

Chapman, Anne, Christine Barthe & Philippe Revol

1995 *Cap Horn, 1882-1883 : rencontre avec les Indiens Yahgan*. Paris, La Martinière-Muséum national d'histoire naturelle.

Clottes, Jean & David Lewis-Williams

2001 *Les Chamanes de la préhistoire : transe et magie dans les grottes ornées : texte intégral, polémique et réponses*. Paris, La Maison des roches.

Cooke, Cranmer K.

1969 *Rock Art of Southern Africa*. Cape Town, Books of Africa.

1979 « Excavations at Diana's Vow Rock Shelter, Maroni District, Zimbabwe, Rhodesia », *Occasional Papers of the National Museum of Rhodesia, Series A* 4 : 115-148.

Deacon, Hilary J.

1976 *Where Hunters Gathered : A Study of Holocene Stone Age People in the Eastern Cape*. Claremont, South African Archaeological Society.

Deacon, Janette

1984 *The Later Stone Age of Southernmost Africa*. Oxford, British Archaeological Reports.

1992 *Arrows as Agents of Belief Among the !Xam Bushmen*. Cape Town, South African Museum.

Diop, Cheikh Anta

1981 *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*. Paris, Présence africaine.

Duchet, Michèle

1971 *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières : Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*. Paris, F. Maspéro.

Ehret, Christopher

2001 « Bantu Expansion : Re-Envisioning a Central Problem of Early African History », *The International Journal of African Historical Studies* 34 (1) : 5-41.

Elphick, Richard

1977 *Kraal and Castle*. New Haven, Yale University Press.

1985 *Khoikhoi and the Founding of White South Africa*. Johannesburg, Raven Press.

Empereire, José

1955 *Les Nomades de la mer*. Paris, Gallimard (« L'Espèce humaine » 11).

Fauvelle-Aymar, François-Xavier

1996 *L'Afrique de Cheikh Anta Diop : histoire et idéologie*. Paris, Karthala-Centre de recherches africaines.

1999 « Les Khoisan dans la littérature anthropologique du XIX^e siècle : réseaux scientifiques et construction des savoirs au siècle de Darwin et de Barnum », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, nouv. sér. 11 (3-4) : 425-471.

2002a *L'Invention du Hottentot : histoire du regard occidental sur les Khoisan, XV^e-XIX^e siècle*. Paris, Publications de la Sorbonne.

2002b « Naissance d'une nation noire : multimédia, mondialisation et nouvelles solidarités », *L'Homme* 161 : 75-90.

2004 « Between the First Herders and the Last Herders of South Africa : Are the Khoekhoe Descendants of the Neolithic "hunters-with-sheep" ? », *Before Farming* 4 (online version, article 5).

2005 « Les Bushmen dans le temps long : histoire d'un peuple dit sans histoire », in Emmanuelle Olivier & Manuel Valentin, eds, *Les Bushmen dans l'histoire*. Paris, CNRS Éd. : 39-64.

Fauvelle-Aymar, François-Xavier et al.

2006 « The Visibility and Invisibility of Herders' Kraals in Southern Africa, with Reference to a Possible Early Contact Period Khoekhoe Kraal at KFS 5 (Western Cape) », *Journal of African Archaeology* 4 (2) : 253-271.

Goodwin, Astley J. H.

1945 « Some Historical Bushman Arrows », *South African Journal of Science* 41 : 429-443.

Hall, Simon L. & Johan N. F. Binneman

1987 « Later Stone Age Burial Variability in the Cape : A Social Interpretation », *South African Archaeological Bulletin* 42 : 140-152.

Hall, Simon L. & Benjamin W. Smith

2000 « Empowering Places : Rock Shelters and Ritual Control in Farmer-Forager Interactions in the Northern Province, South Africa », *South African Archaeological Society, Goodwin Series* 8 : 30-46.

Hayden, Brian

2001 « The Dynamics of Wealth and Poverty in the Trans-egalitarian Societies of Southeast Asia », *Antiquity* 75 : 571-581.

Henshilwood, Christopher

1996 « A Revised Chronology for Pastoralism in Southernmost Africa : New Evidence of Sheep at c. 2000 BP from Blombos Cave, South Africa », *Antiquity* 70 : 945-949.

Huffman, Thomas N.

1989 *Iron Age Migrations*. Johannesburg, Witwatersrand University Press.

2000 « Mapungubwe and the Origins of the Zimbabwe Culture », *South African Archaeological Society, Goodwin Series* 8 : 14-29.

Humphreys, Anthony J. B. & Anne I. Thackeray

1983 *Ghaap and Gariep : Later Stone Age Studies in the Northern Cape*. Cape Town, South African Archaeological Society.

Ikeya, Kazunobu

1993 « Goat Raising Among the San in the Central Kalahari », *African Study Monographs* 14 (1) : 39-52.

Jerardino, Antonieta

1996 *Changing Social Landscapes of the Western Cape Coast of Southern Africa over the Last 4500 Years*. Cape Town, University of Cape Town, PhD.

Kent, Susan

2002 « Autonomy or Serfdom ? Relations between Prehistoric Neighboring Hunter-Gatherers and Farmer/Pastoralists in Southern Africa », in Susan Kent, ed., *Ethnicity, Hunter-Gatherers, and the "Other"*. Washington, Smithsonian Institution Press : 48-92.

Kinahan, John

1991 *Pastoral Nomads of the Central Namib Desert : The People History Forgot*. Windhoek, Namibia Archaeological Trust-New Namibia Books.

Klein, Richard G.

1980 « Environmental and Ecological Implications of Large Mammals from Upper Pleistocene and Holocene Sites in Southern Africa », *Annals of the South African Museum* 81 : 223-283.

Manhire, Anthony H. et al.

1986 « Cattle, Sheep and Horses : A Review of Domestic Animals in the Rock Art of Southern Africa », *South African Archaeological Society, Goodwin Series* 5 : 22-30.

Mazel, Aron D.

1986 « Mbabane Shelter and eSinhlonhlweni Shelter : The Last Two Thousand Years of Hunter-Gatherer Settlement in the Central Thukela Basin, Natal, South Africa », *Annals of the Natal Museum* 27 (2) : 389-453.

1988 « Nkupe Shelter : Report on Excavations in the Eastern Biggarsberg, Thukela Basin, Natal, South Africa », *Annals of the Natal Museum* 29 : 321-378.

1989 « People Making History : The Last Ten Thousand Years of Hunter-Gatherer Communities in the Thukela Basin », *Natal Museum Journal of Humanities* 1 : 1-168.

Mitchell, Peter

1995 « Revisiting the Robberg : New Results and a Revision of Old Ideas at Sehongong Rock Shelter, Lesotho », *South African Archaeological Bulletin* 50 : 28-38.

2002 *The Archaeology of Southern Africa*. Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Mitchell, Peter & Ruth Charles

2000 « Later Stone Sage Hunter-Gatherer Adaptations in Lesotho », in Geoff Bailey, Ruth Charles & Nick Winder, eds, *Human Ecodynamics*. Oxford, Oxbow Press : 90-99.

Olivier, Emmanuelle & Manuel Valentin

2005 *Les Bushmen dans l'histoire*. Paris, CNRS Éd.

Owens, D'Ann & Brian Hayden

1997 « Prehistoric Rites of Passage : A Comparative Study of Transegalitarian Hunter-Gatherers », *Journal of Anthropological Archaeology* 16 : 121-161.

Parkington, John

1988 « The Pleistocene/Holocene Transition in the Western Cape, South Africa : Observations from Verlorenvlei », in John Bower & David Lubell, eds, *Prehistoric Cultures and Environments in the Late Quaternary of Africa*. Oxford, British Archaeological Reports : 349-363.

Phillipson, David W.

2005 [1985] *African Archaeology*. Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Piette, Édouard

1894 *L'Époque éburnéenne et les races humaines de la période glyptique*. Saint-Quentin, Impr. de C. Poette.

Robbins, Lawrence H. et al.

1994 « Barbed Bone Points, Palaeoenvironment and the Antiquity of Fish Exploitation in the Kalahari Desert, Botswana », *Journal of Field Archaeology* 21 : 257-264.

1998 « Test Excavation and Reconnaissance Palaeoenvironmental Work at Toteng, Botswana », *South African Archaeological Bulletin* 53 : 125-132.

2005 « The Advent of Herding in Southern Africa : Early AMS Dates on Domestic Livestock from the Kalahari Desert », *Current Anthropology* 46 (4) : 671-677.

Rudner, Jalmar

1979 « The Use of Stone Artefacts and Pottery Among the Khoisan Peoples in Historic and Protohistoric Times », *South African Archaeological Bulletin* 34 : 3-17.

Sadr, Karim

2002 « Encapsulated Bushmen in the Archaeology of Thamaga », in Susan Kent, ed., *Ethnicity, Hunter-Gatherers, and the "Other" : Association or Assimilation in Africa*. Washington, Smithsonian Institution Press : 28-47.

2003 « The Neolithic of Southern Africa », *Journal of African History* 44 : 195-209.

2004 « Feasting on Kasteelberg ? Early Herders on the West Coast of South Africa », *Before Farming* 3 [online version, article 2].

Sadr, Karim & François-Xavier Fauvelle-Aymar

2006 « Ellipsoid Grinding Hollows on the West Coast of South Africa », *Southern Africa Humanities* 18 (2) : 29-50.

Sahlins, Marshall D.

1976 *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*. Préf. de Pierre Clastres. Paris, Gallimard. [Éd. orig. : *Stone Age Economics*, Chicago, Aldine-Atherton, 1972.]

Sampson, C. Garth

1974 *The Stone Age Archaeology of Southern Africa*. New York, Academic Press.

Schapera, Isaac

1930 *The Khoisan Peoples of South Africa : Bushmen and Hottentots*. London, Routledge.

Schrire, Carmel & Janette Deacon

1989 « The Indigeneous Artefacts from Oudepost, 1 : A Colonial Outpost of the VOC at Saldanha Bay, Cape », *South African Archaeological Bulletin* 44 : 105-113.

Sealy, Judith & Susan Pfeiffer

2000 « Diet, Body Size and Landscape Use Among Holocene People in the Southern Cape, South Africa », *Current Anthropology* 41 (4) : 642-655.

Sealy, Judith & Royden Yates

1994 « The Chronology of the Introduction of Pastoralism to the Cape, South Africa », *Antiquity* 68 : 58-67.

Sharp, John & Stuart Douglas

1996 « Prisonner of their Reputation ? The Veterans of the "Bushman" Battalions in South Africa », in Pippa Skotnes, ed., *Miscast : Negotiating the Presence of the Bushmen*. Cape Town, University of Cape Town Press : 323-329.

Smith, Andrew B.

1986 « Comment on *Striated Grinding Grooves in Central Africa* by R. Derricourt », *South African Archaeological Bulletin* 41 : 93-94.

1992 *Pastoralism in Africa : Origins and Development Ecology*. Johannesburg, Witwatersrand University Press.

2005 *African Herders : Emergence of Pastoral Traditions*. Walnut Creek, AltaMira Press.

2006 *Excavations at Kasteelberg and the Origins of the Khoekhoen in the Western Cape, South Africa*. Oxford, Archaeopress.

Smith, Andrew B. et al.

1991 « Excavations in the South-Western Cape, South Africa, and the Archaeological Identity of Prehistoric Hunter-Gatherers within the Last 2000 Years », *South African Archaeological Bulletin* 46 : 71-91.

Suzman, James

2000 « *Things from the Bush* » : *A Contemporary History of the Omaheke Bushmen*. Introd. by Robert J. Gordon. Basel, P. Schlettwein.

Testart, Alain

1982 *Les Chasseurs-cueilleurs ou l'Origine des inégalités*. Nanterre, Société d'ethnographie.

1985 *Le Communisme primitif*, 1 : *Économie et idéologie*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

Van Andel, Tjeerd H.

1989 « Late Pleistocene Sea Levels and the Human Exploitation of the Shore and Shelf of Southern South Africa », *Journal of Field Archaeology* 16 : 133-155.

Vansina, Jan

1995 « New Linguistic Evidence and "the Bantu Expansion" », *Journal of African History* 36 (2) : 173-195.

Verneau, René

1902 « Les fouilles du Prince de Monaco aux Baoussé-Roussé : un nouveau type humain », *L'Anthropologie* 13 : 561-585.

Vidal, Hernán J.

2006 [1999] « The Yamana of Tierra del Fuego », in Richard B. Lee & Richard Daly, eds, *The Cambridge Encyclopedia of Hunters and Gatherers*. Cambridge-New York, Cambridge University Press : 114-118.

Wadley, Lyn

1987 *Later Stone Age Hunters and Gatherers of the Southern Transvaal : Social and Ecological Interpretation*. Oxford, British Archaeological Reports (« Cambridge Monographs in African Archaeology » 25).

1997 « Rose Cottage Cave : Archaeological Work 1987 to 1997 », *South African Journal of Science* 93 : 439-444.

Walker, Nicholas J.

1995 *Late Pleistocene and Holocene Hunter-Gatherers of the Matopos : An Archaeological Study of Change and Continuity in Zimbabwe*. Uppsala, Societas Archaeologica Upsaliensis.

Wendt, W. Eric

1976 « "Art mobilier" from the Apollo 11 Cave, South West Africa : Africa's Oldest Dated Works of Art », *South African Archaeological Bulletin* 31 : 5-11.

François-Xavier Fauvelle-Aymar, François Bon & Karim Sadr, *L'Ailleurs et l'avant : éléments pour une critique du comparatisme ethnographique dans l'étude des sociétés préhistoriques*. — Depuis plus d'un siècle, les populations khoesan d'Afrique australe, et en particulier les chasseurs-cueilleurs appelés Bushmen, servent de référents ethnographiques dans les études portant sur l'homme préhistorique d'Europe. Au-delà des légitimes préventions que l'on peut avoir face à cette approche, un certain nombre d'aspects des sociétés et des évolutions survenues en Afrique australe depuis 2000 ans peuvent incontestablement nourrir une réflexion comparatiste. À condition d'être attentifs à la diversité et à la complexité de processus sociaux, techniques ou identitaires parfois toujours à l'œuvre.

François-Xavier Fauvelle-Aymar, François Bon & Karim Sadr, *Elsewhere and Before : For a Critique of Ethnological Comparativism in the Study of Prehistorical Societies*. — For more than a century, the Khoisan peoples of Southern Africa, in particular the hunter-gatherers called Bushmen, have served as a reference mark in studies on prehistorical mankind in Europe. Beyond the legitimate preventive measures to be taken when doing this, certain aspects of the societies and of human evolution in Southern Africa over the past 2000 years can be useful for comparisons under condition that close attention is paid to the diversity and complexity of social, technical or identity-making processes, which might still be at work.